

## UN ANGLAIS DANS LE MAQUIS SURCOUF

C'était une belle nuit, avec clair de lune. Le mot « GO » vint jusqu'à moi. Sans en attendre davantage, je sautai, avec colère, par le trou de parachutage. Un instant plus tard, j'étais sur le dos, dans l'air, regardant la grosse carapace arrondie et camouflée de l'avion, un LIBERATOR, qui passait au-dessus de moi.

C'était le 1<sup>er</sup> juin 1944, près de Dijon, à 01 h 30 du matin. (à la ferme de Mortière entre Chaignay et Villecomte. Ndlr)

Mon parachute s'ouvrit. Je me sentais gelé et me trouvais absurdemement gros, dans le clair de lune. Je savais qu'il y avait quarante-cinq secondes de descente. Quarante-cinq secondes entre l'Amérique libre et la France enchaînée



Je descendais ... Il me fallut un instant pour réaliser la chose ... Oui, le grand parapluie s'était bien ouvert et je me balançais doucement, au bout des cordes qui brillaient comme des cheveux de soie, au clair de lune. J'avais dégagé mes jambes de la courroie qui les maintenait, arrondi mes bras, comme on me l'avait appris, saisi les cordes des deux mains et pris la position accroupie pour l'atterrissage. Je pouvais voir le sol, au-dessous de moi.

Je ne voyais que du blé, du blé ondoyant au vent et s'entrouvant parfois, comme une longue chevelure de femme, au souffle de la brise. Je n'eus pas le temps de m'appesantir sur la beauté du blé ; ni sur quoi que ce fût, j'avais fait un correct et rapide atterrissage. Je me trouvais enfoncé dans le blé. Le vent était réellement fort. Je me soulageai. Les épis me fouettaient le visage et les yeux.

Le parachute gisait, grande loque froissée, morte, sur le blé vivant. Je le pliai et le roulai, puis lovai les cordes, de la manière qu'ils aimaient, à l'école d'entraînement, je sortis ensuite de ma combinaison de parachutiste et l'enveloppai dans le parachute.

Tout cela m'avait donné soif. Je bus au petit flacon qui m'avait été remis. C'était du rhum et du bon, du rhum de l'armée anglaise, provenant des docks des Indes Occidentales. Pas un être vivant à l'horizon ; cela ne m'inquiéta guère parce que je savais bien qu'ils m'avaient lancé en retard et que j'avais certainement dépassé le terrain prévu.

Mon avion, décrivant son dernier circuit, arrivait. En grondant, superbe de force et de puissance, il vint droit sur moi, mais avant qu'il ne m'eût atteint, huit taches blanches apparurent, par enchantement, sur ses flancs, comme s'il les engendrait. Les huit containers descendirent et vinrent atterrir hors de ma vue, plus bas que mon champ de blé.

-Hé hé, me dis-je, mes deux valises sont là-dedans. Le Liberator s'éloignait, agitant ses ailes, en signe d'adieu. Je me mis en marche, dans la direction opposée.

A la file, trois silhouettes apparurent, en face de moi, tels dans un champ, les personnages de film russe. Je me glissais lentement à genoux, puis m'accroupis, afin de me cacher complètement aux yeux des hommes qui s'approchaient. Ils avançaient sans précaution, parlant à haute voix. Cela m'inquiéta un peu. J'étais trop loin pour distinguer leurs paroles. On m'avait appris à croire que seuls les allemands parlaient à voix haute et que la Résistance travaillait silencieusement, prudemment.

Aussi je sortis mon pistolet et me mis à ramper. Bientôt j'entendis :

-Je jurerais qu'un container est tombé près d'ici, il a été largué après les autres.

-Il aurait mieux fait d'aller atterrir plus loin ! Comment diable pourrions nous l'enlever ? Impossible de conduire une charrette à travers le blé à cause des traces.

En entendant une conversation si rassurante, en un français qui n'avait décidément rien d'allemand, je me dressai, hors du blé, comme une Aphrodite sortant des eaux et je lançai un cordial « bonsoir » qu'à la réflexion je changeai en « bonjour ». Au lieu de répondre, les trois français disparurent. Ils s'étaient aplatis, face contre terre, dans le blé ; puis vint un bruit, plutôt déplaisant : le dé clic d'une mitrailleuse « STEN » qui passe à la position de tir ; pas d'erreur. Je me couchai ; le vent tourbillonnait à travers le champ de blé, séparant les épis comme une pâle chevelure argentée.



Mitrailleuse STEN

-Qui êtes-vous ? demanda un Français

-Qui êtes vous ? répliquai-je sans lever la tête.

-Sortez de là et montrez vous.

-Albert est-il ici ?

-Nous n'en avons jamais entendu parler ; qui êtes-vous ?

Heureusement, un autre Français, couché un peu plus loin intervint.

-C'est peut-être un parachutiste, dit-il, je pensais bien que le dernier paquet était un homme et non pas un container, ajouta t-il pour mieux s'expliquer.

-Oui, je suis un parachutiste.

Une longue pause suivit, puis le premier Français dit triomphalement :

-Si c'était un parachutiste, il aurait un parachute.

-Oui, qu'il montre son parachute, firent les deux autres en chœur

J'avancai et tendis mon ridicule ballot. Quand ils l'eurent examiné, il m'emmenèrent, l'un me tenant par le bras, les deux autres derrière, avec les fusils tout prêts. C'était des hommes d'apparence frustre, en casquette et vêtements ordinaires

Nous arrivâmes à une clairière, au sol couvert de cailloux. Au milieu, je vis un groupe d'hommes ; il faisaient, tous, tant de bruit, qu'ils ne parurent pas prêter grande attention à nous. Je restai sur place, tandis que mes guides (ou mes gardiens) s'efforçaient de crier plus fort que les autres. Enfin, un personnage trapu, qui semblait le chef, se détacha du groupe et s'avança vers moi, suivi de deux ou trois autres. A la lueur de la lune, je vis seulement qu'il avait un bras en écharpe et un chapeau mou, enfoncé jusqu'aux yeux.

-Ceux-ci disent que vous êtes un espion boche, se prétendant Anglais, commença t-il, il faut me prouver, et vivement, que vous êtes Anglais ; nous sommes très occupés.

-Albert n'est-il pas ici ? Je croyais qu'il était au courant de mon arrivée.

-Vous connaissez Albert ?

-Oui.

-Alors, quel est le mot de passe, pour ce parachutage ?

-Je ne sais pas. Londres ne m'a pas donné de mot de passe.

-C'est un espion, dit le premier qui avait parlé dans le champ de blé. On nous a tous prévenus que le mot de passe était « CAMBRONNE »

Cela parut influencer le chef en ma faveur.

-Ferme ta gueule, connard, gronda t-il à l'adresse de l'autre ; cet homme est Anglais ; il parle comme Henri ; et « Henri » était Anglais, n'est-ce pas ? Excusez moi de vous offrir la main gauche, Monsieur l'Anglais, ma droite a été blessée par un boche hier à Dijon. Mon nom est Jacques. Me connaît-on à Londres ?

-Oui , répondis-je effrontément ; moi, je m'appelle Emile. Je n'avais jamais entendu parler de lui

-Et vous, êtes-vous officier anglais ?

-Oui, mais ne le criez pas si fort

-Bien, très bien, il y a beaucoup à faire ici. Un chœur d'approbations s'éleva de la troupe bizarre qui nous entourait. Au clair de lune, je vis que les uns portaient des vêtements civils ordinaires, tandis que d'autres étaient vêtus de haillons, de vieux uniformes et de ces paletots de cuir que je m'attendais à trouver dans le Maquis. Quand tous m'eurent serré la main, ils retournèrent à leur travail et se mirent à grouper les deux containers, en une seule pile. Il travaillaient plus vite que nous dans nos exercices pratiques. Ils étaient forts, mais terriblement bruyants.

Un petit bonhomme s'avança vers moi, en sautillant comme un lutin. Il était peu vêtu et semblait si mince que je m'attendais à le voir emporté par le vent, comme une feuille morte.

-Petit-Henri dit-il

-Emile, lui répondis-je ; enchanté. Etes vous le Petit-Henri qui travaillait avec Gut ? Si oui, j'ai entendu beaucoup parlé de vous à Londres.

-Entendu parler de moi à Londres ? Vraiment quelle merveille ! Et vous venez dans un grand avion, pour me le dire !

Il pleurait presque de joie. Je vis que ce Petit-Henri, « le Petit-Henri » était très jeune.

-Dites, Emile, demanda t-il, c'est moi qui ai lancé le « K » lumineux ; c'était bien ?

-Très bien, je l'ai vu d'en haut.

-Vous l'avez vu, d'en haut, et maintenant, vous êtes ici, avec nous ... Fantastique ! Il m'ont dit que le signal était « K » ; aussi je le lançai ; mais j'ai été soulagé quand l'avion est arrivé et a lancé les objets.

Maintenant, je dois retourner à mon poste, pour le deuxième avion. Demain, quand vous serez reposé, nous bavarderons.

-Entendu. Essayez de faire votre « K » très régulier, si l'autre avion vient. Comptez comme ceci : un ; deux, trois, arrêt ....un, deux, trois ... arrêt. Mais je ne pense pas que l'avion arrive maintenant.

-Pourquoi Emile ?

-Peut-être nous a-t-il manqués. Ils n'utilisent pas la T.S.F dans leurs missions, parce que les boches ont de nombreux postes de repérage du son. Et puis, il y a beaucoup de patrouilles boches et la tempête est mauvaise pour les avions.

-Pauvres gens, quels risques ils courent ! Cependant nous devons encore rester à nos postes pour les attendre n'est-ce pas ?

-Oui, attendez les, pendant deux heures. Si à ce moment là ils ne sont pas là, c'est qu'il leur sera arrivé quelque chose.

Jacques, le chef de bande, vint à moi, avec un jeune garçon qui me conduisit à la lisière du champ. Les hommes étaient en train de charger les containers sur de longues charrettes de ferme, que les Français appellent des « fourragères ». L'une avait deux chevaux, l'autre, un cheval et une mule, signe de l'occupation.

Je marchais légèrement, d'un pas élastique, à travers les bois sombres. Mon corps, délivré de l'encombrant attirail de parachutiste, se retrouvait à l'aise. Seul, mon cou était un peu douloureux ; je n'avais pas dû le garder assez souple, au moment de l'atterrissage.

La ferme se trouvait un peu plus loin. Dans la cuisine mon guide alluma une lampe à acétylène, me donna un verre de marc et un morceau de pain fait avec du miel puis me conduisit à la meilleure chambre. Le lit, au double matelas de plume semblait bon. Je me dis qu'il était dangereux de me coucher si près du lieu de parachutage, mais je me le dis trop tard. Et voilà comment on se fait tuer !

Un soleil plus chaud que celui auquel j'étais habitué emplissait la chambre. Je sortis vivement du lit de plumes et regardai par la fenêtre. Il y avait des champs et quelques bois importants. J'examinai avec attention ces bois mais je ne vis ni fumée, ni autre signe du Maquis. Trois hommes en chemise grisâtre et pantalon bleu passé, travaillaient dans différents coins des champs. J'essayai d'attribuer des intentions mystérieuses et sinistres à ces personnes. Mais il était difficile d'interpréter, ainsi, leur houe et leur dos courbé par le travail.

Ma première pensée était de chercher la main cachée de la Résistance ou de l'ennemi, dans tout ce que je voyais en France. Je gardai cette mentalité environ deux semaines pour la Résistance, en ce qui concerne les allemands, elle dura à peu près un mois et s'affaiblit ensuite, mais pour réapparaître fortement, chaque fois qu'ils me donnaient une émotion. Ces impressions étaient normales et ont été éprouvées par tous mes compatriotes confrontés à la même situation.

Je me lavai, en bas, dans la cuisine de la ferme. Il y avait là une vieille femme qui parut contente de me voir. Elle me donna un bol d'ersatz de café, un gros morceau de pain bis, et, sur une assiette sale, du beurre ! (la ration de six mois d'un anglais).

Jacques entra et me regarda manger. Il avait rapporté mes deux valises et celles-ci semblaient l'impressionner, au point de demander à la vieille femme de les épousseter.

-Le deuxième avion n'est pas venu me dit-il, après avoir accepté l'un de mes paquets de cigarette de provenance anglaise. Nous sommes des ignorants ici Emile. Nous avons de la bonne volonté, mais il nous manque un homme instruit, comme vous. Savez-vous employer l'arbalète ?

-Qu'appellez-vous ainsi ?

-Le lance-fusée anti-tanks.

-Ah ! « le bazooka » ! Si, je sais m'en servir et pourrais vous l'apprendre ainsi qu'à vos hommes.

-Et la mine anglaise anti-tanks ? Et le démontage du Bren ou du Colt américain ?

-Oui, je connais tout cela.

Son visage farouche s'éclaira d'un large sourire.

-Emile, il faut que vous restiez avec nous. Votre arrivée a remonté le moral à toute la bande. L'hiver a été long ; ma main droite me fait toujours souffrir. Si vous restez, nous massacrerons l'occupant. Resterez-vous ?

-Je ne sais pas. Albert décidera, je dois prendre ses ordres.

-Albert voudra vous emmener avec lui, dit-il tristement.

C'était un véritable grand enfant déraisonnable, tantôt calme, tantôt boudeur. Il portait une écharpe tachée de sang sur son bord. Je lui demandai comment il avait été blessé.

-Par un coup de fusil, sottement, dans les rues de Dijon. Après que nous ayons, Bobby, l'un de mes camarades, et moi-même, abattu dans leur chalet le neveu du chef de la Gestapo de Dijon et sa maîtresse.

Nous fîmes plus ample connaissance lorsque j'eus vu les containers qui avaient été parachutés au groupe de Jacques en même temps que moi. Ses hommes les avaient ramassés dans un fossé, à 500 mètres seulement de la ferme où j'avais dormi. Rien n'avait été fait pour cacher le passage de la charrette, ni les traces de parachutage.

-Pas de danger, ça ne risque rien, dit Jacques, lorsque je lui fis poliment remarquer ce manque de précautions. A mesure que je vécus avec la Résistance, j'appris à connaître cette phrase : « Ca ne risque rien ». Excuse d'un paresseux ou d'un mauvais soldat qui finit par tuer beaucoup de monde. Jacques me rendit service en employant cette expression, alors que j'étais encore tout imprégné des principes et de la discipline de Londres.

A travers les buissons, je suivis un véritable sentier, trop bien marqué, jusqu'aux containers, amenés dans une petite clairière : une partie de leur contenu était étalé alentour, sur la terre piétinée.

-Qu'arrivera t'il s'il pleut ? demandai-je.

Jacques regarda un instant les nuages traversant le ciel.

-Je ne pense pas qu'il pleuve, répondit-il, mais comme vous le dites, mieux vaut prendre ses précautions. En moins de dix minutes dix hommes entassèrent le matériel dans des abris. Il menait sa troupe d'une poigne énergique, quand il s'en donnait la peine.

Je brûlai ensuite mon parachute dans le fourneau de la ferme, au grand dam de Jacques, scandalisé de voir se consumer un tissu superbe et commençai à me demander comment, le cas échéant, je pourrais retourner en Angleterre. En dépit des protestations de Jacques et de ses hommes, je demandai à Petit-Henri de m'aider à transporter mes affaires au campement, dans le bois où ils vivaient tous.

Ce camp était rectangulaire, long et étroit, avec un toit pointu, fait de branches de bouleaux réunies au sommet. Les interstices étaient bouchées avec de la mousse fraîche. Le sol était couvert de foin. Tout en installant mes affaires et en déroulant un sac de couchage, je commis ce qui fut, je crois, la plus grosse faute de ma vie dans le Maquis. Sans précaution particulière, j'introduis ma valise sanglée et la fermai à clef à l'intérieur même du campement, à la vue de mes camarades d'un soir. Il est vrai qu'elle contenait un million ...

Par la suite, durant tout mon séjour en France, je ne bouclai plus rien. Non, jamais. Si j'avais quelque chose de secret ou de très grande valeur, je l'enterrais sous un buisson ou le cachais dans un arbre creux. Ainsi, je ne froissais que moi. Quel hypocrite je suis !

Bientôt, la hutte fut engourdie de sommeil et traversée de relents d'ail. J'avais mangé, au déjeuner et au dîner, ma part de ce noble condiment pour lequel, contrairement à certains anglais distingués et de

goût délicat, j'éprouve une profonde et fidèle sympathie. Au-dessus de la nappe irrégulière de nos corps, il y eut, bientôt, un léger brouillard, une sorte de stratosphère bleuâtre, puis le toit pointu de notre demeure fût envahi par un nuage blanchâtre, mobile, de fumée de tabac gris, rendue plus âcre par l'haleine des fumeurs.

Près de moi, Jacques gémit. La blessure de sa main semble nette, lui causant des souffrances anormales. C'est un très bon chef Jacques, pensai-je, peut-être un peu fatigué ... peut-être un tout petit peu paresseux.

Ce pavillon de chasse, dans le bois, évoquait pour moi autre chose ! Nous prîmes nos pistolets et nous nous approchâmes, laissant des traces sur l'herbe encore humide de la rosée du matin. La porte et les volets étaient fermés, bouclés, verrouillés. Le chenil, derrière, était vide, à quelques os rongés près. L'un des volets avait joué, ce qui me permit d'introduire la pointe de mon couteau dans la fente et réussit à faire sauter le panneau.

A l'intérieur, les murs étaient blanchis à la chaux. Il y avait un poêle noir, avec un garde-feu en cuivre, un fauteuil ancien de forme arrondie, et sur le dos d'une chaise était jeté un paletot d'intérieur, en velours brun. Sur une petite table, une curieuse pipe bavaroise. Ce pavillon avait été adopté par un officier allemand supérieur.

-C'est la bête noire de notre Maquis, dit Jacques ; il arrive de Dijon, chaque samedi matin et s'en va le dimanche soir ou le lundi matin. Généralement, il chasse le samedi et le dimanche, de l'autre côté de la forêt. Une fois, il avait amené d'autres officiers et peut-être des femmes, car c'est ici, derrière le pavillon, que nous avons trouvé la jarretière plissée que « l'homme qui louche » vous a montrée, au camp. Il serait facile de les tuer, lui et son ordonnance. J'ai attendu pour en parler à Albert ; mais maintenant, vous êtes là ; vous pouvez décider. Les tuons-nous Emile ?

-Non. Laissez-les tranquilles pour le moment. Si vous les tuez vous aurez des expéditions de représailles, par ici, et vous n'êtes pas encore assez forts, ni votre matériel assez bien caché.

-Nous nous en occupons Emile, demain il sera caché. Vous verrez. Et supposons qu'il nous rencontre, dans les bois, quand il chasse ?

-Alors, il faudra le tuer, cacher le corps soigneusement et lever le camp, tout de suite, vous déplacer d'au moins dix kilomètres en forêt, sans laisser de traces. Avant de partir, il faudra chercher le conducteur, et le tuer aussi, car l'officier doit lui indiquer, approximativement, dans quel coin de la forêt il a l'intention de chasser.

Jacques soupira. C'était un homme sensible.

-Si seulement nous pouvions le tuer maintenant, Emile ! J'ai des difficultés avec mes hommes chaque fois que nous entendons son maudit fusil ... avec ceux qui sont trop timides et ceux qui ne le sont pas assez. « Partons d'ici » disent les uns. « Tuons le » disent les autres. Je vous assure que cela me met à plat.

Comme s'il eut deviné mes pensées, Jacques dit :

-Si vraiment l'invasion a lieu et que les Alliés tentent un débarquement, nous les tuerons, sans hésiter. Puis vous ferez de ce pavillon votre poste de commandement et nous organiserons une bande puissante dans le Maquis. Je peux réunir tous les cheminots d'Is sur Tille et la plupart de ceux de Dijon. Les cultivateurs d'ici sont des gens très résolus ; nous serons forts, avec vous qui connaissez la stratégie et bien d'autres choses. Mais d'abord, il faut le tuer ce boche, hein, Emile ?

-Oui, répondis-je, mais je n'en pensais rien. Le boche qui abandonnait les rues de Dijon, si tristes, en temps de guerre, pour venir se cacher, dans ce pavillon, avec sa pipe et sa veste, m'était sympathique. J'espérais n'avoir pas à le tuer.

A la lisière de la forêt, à 500 m du pavillon de chasse, il y avait un champ que Jacques désirait me montrer.

-Il a été signalé comme convenable pour une descente massive de parachutistes, dit-il fièrement. Il est assez grand, n'est-ce pas ? et assez plat ? Sans barbelés, ni piquets, ni obstacles d'autre sorte.

-Oui cela pourrait aller.

Dans le champ : du maïs, du blé, du foin avaient poussé. Le terrain était bon et les céréales hautes et drues. Si un bataillon de parachutistes y atterrissaient, que feraient-ils ? Je m'imaginai que j'arrivais avec ces hommes, que j'étais leur colonel, examinant les bois sombres qui entouraient le champ. En regardant vers le Sud, dans la direction de Dijon, par où j'attendais une venue rapide des Allemands en réponse à notre arrivée supposée, je vis les flancs déserts des petites collines, parmi les bois, la plupart s'inclinant vers le Sud. Je ne vis pas de village, mais vers le nord-est, le clocher gracieux, quelque peu oriental, d'une petite église de campagne. Je décrétai que si j'étais le colonel, je serais content de ma boussole. Et soudain, j'éprouvais le violent désir d'être le colonel, d'être de nouveau un soldat, avec des responsabilités fixées, un devoir défini à accomplir et des hommes que j'aurais le droit et le pouvoir de commander. Rien que pour un moment cependant.

-Retournons à la ferme dis-je à Jacques qui se tenait debout, respectant poliment ma méditation. J'ai soif de ce bon café que j'ai rapporté d'Angleterre.

-Pour déjeuner ! Du vrai café ! J'ai dit au cuisinier de le réserver pour une occasion spéciale.

-Toute occasion est une occasion spéciale !

Nous marchâmes à travers le champ jusqu'à la ferme. C'était une belle construction pour une ferme de cette région, solide et presque semblable à une forteresse.

Les maquisards cuisinaient dans une dépendance de la ferme, sur un vieux fourneau que le fermier avait installé à leur intention. De cette manière, aucune fumée ne pouvait être aperçue, sortant du bois. Alors qu'il étaient occupés à peler des pommes de terre, l'un d'eux me dit :

-Nous avons pensé qu'avec votre arrivée les chefs mangeraient à la ferme. Alors commencera la différence entre officiers et soldats, nous serons divisés et affaiblis, comme l'armée de 39-40.

-J'ai dit à Jacques que je tiens à manger avec vous, à dormir avec vous, à travailler avec vous, à combattre avec vous et cela, aussi longtemps qu'il me sera permis de rester ici.

-Ainsi vous ne désirez pas rester ?

Le regard de mon interlocuteur était encore hostile. C'était le type du vieux soldat, mal remis de la défaite de 1940, essayant d'en rejeter la faute sur quelqu'un, sur ses officiers, sur Pierre Cot, sur les Anglais, sur les politiciens. L'amertume de ces vieux grognards me faisait préférer les jeunes.

Les bois me remplissaient encore d'une mystérieuse crainte. Je m'attendais à voir surgir un ou plusieurs allemands, tous les cent mètres et à maintes reprises, je glissais la main droite dans ma poche pour y saisir la crosse de mon pistolet. Jacques avait installé son camp dans une partie pauvre de la forêt. Il y avait des arbres chétifs et un épais sous-bois, avec quantité d'épines.

Pour arriver à ce camp, je suivis une piste pendant un demi-mille, puis je pris un petit sentier, visiblement très fréquenté au vu des traces de souliers cloutés et des papiers délaissés. J'approchai du camp et aperçus deux cabanes. Mais aucune sentinelle alentour ! En approchant, j'entendis des voix sonores, rauques ; je sentis l'odeur des cigarettes et je vis des petites spirales de fumée bleue, s'élevant vers le ciel. Je commençais à m'habituer à ce « ça ne risque rien », au sujet de la sécurité du Maquis. Pourtant ce jour là, je fus profondément choqué.

Le maquis de Jacques ne valait pas mieux que beaucoup d'autres, à un certain point de vue ; traversant les bois, remplis de senteurs agréables, je savourais, avec mon odorat super-sensible les parfums variés et délicats que je pouvais m'attendre à respirer ... A proximité du camp, j'en savourai d'autres, moins

déliçats mais auxquels, je l'avoue, je m'attendais aussi. A ce moment, je pus me faire une idée des installations sanitaires du camp : elles étaient inexistantes.

Faute numéro deux, leçon numéro deux, peut-être. Après cela, si jamais j'ai à me mêler d'un Maquis, je m'efforcerai de mettre la question des installations sanitaires au premier plan, avant d'envisager les questions plus courantes de l'entraînement des soldats et de la conduite des embuscades.

Avec Jacques et ses hommes nous passons la journée à déballer les Stens, revolvers, pistolets automatiques, grenades, mines, munitions, fusées, bazooka, rifles, brens.

Ce vieux Bren ! Tout en le débarrant et en expliquant sa théorie et son maniement, je compris quelle arme idéale ce petit fusil était, pour le Maquis : solide et portatif. Ils admiraient comme moi son canon brillant. Ces quinze Français et l'Italien au dos couturé qui voulait se faire passer pour Français avaient le désir d'apprendre, mais j'eus quelques difficultés à les instruire ne connaissant pas tous les termes techniques d'armement en français. J'eus moins de mal avec les explosifs. Ce moment d'instruction fût seulement gâté pour moi par les senteurs qui imprégnaient le camp.

Par diplomatie, je remis au lendemain la question des « appareils sanitaires ». Par bonheur, la cuisine n'était pas installée au camp. Sans cela nous eussions eu, en outre, des parfums culinaires partout.. A 13 heures juste, le cuisinier arriva avec un excellent repas. Ce Maquis étant protégé et financé par Albert, on y mangeait bien. Nous dinâmes sur une table brute, camouflée par des branchages. Il faut dire que le danger aérien, la bataille de France en 1940 était dans toutes les têtes. A deux reprises, ce jour-là, un Heinkel de reconnaissance vint planer au-dessus de nous. Je savais que la Résistance était assez forte de l'autre côté de Dijon et les Allemands pouvaient en chercher des traces dans le voisinage de Chaignay ; mais d'après les insouciantes expéditions de chasse de l'officier boche, ils avaient l'air de ne rien soupçonner. Et Jacques avait été, jusqu'ici, assez prudent pour éviter le sabotage trop près de son camp.

Un souvenir me reste de ce repas dans le Maquis de Jacques : nous bûmes du lait froid ; cela, premièrement, parcequ'il n'y avait pas de vin, deuxièmement, parce que l'eau était rare et, troisièmement, parce qu'il y avait tant de lait à la ferme qu'on ne savait qu'en faire.

Durant le repas, Jacques mis au point le « Midget » anglais, petit poste récepteur de radio, d'un modèle qui avait été parachuté en de nombreux exemplaires.

Jacques écoutait Londres, principalement pour entendre son message de parachutage au sujet de ma descente : « Mon portefeuille est plein ». Il était censé écouter aussi les messages au sujet des missions à faire, pour le jour « J ». Mais il ne savait pas, de façon certaine, si ceux là étaient déjà passés ou non.

-Le vieil « Un-Tel » a dit que le message concernant les chemins de fer a été donné hier fit-il, vaguement.

Je fus épouvanté ; ainsi il n'y avait aucune surveillance précise des émissions.

Petit-Henri revint de Dijon, avec de mauvaises nouvelles :

Gut, Officier des forces aériennes françaises, dont le nom m'avait été donné à Londres avait été pris par la Gestapo la veille, stupidement, chez un coiffeur.

Ils l'avaient battu, avant de le jeter dans une voiture. Tous les visages s'assombrirent à cette annonce. Non seulement ils pensaient à l'affreuse agonie que leur camarade vraisemblablement souffrait aux mains de ces tortionnaires, mais aussi aux renseignements que la Gestapo essaierait d'obtenir pour se procurer d'autres victimes.

Max Gut était connu comme un homme brave et courageux, mais certains parmi les plus braves ont parlé à la Gestapo : qui oserait leur jeter la pierre ? et Gut avait travaillé longtemps dans la Résistance et connaissait tout le monde dans ce secteur

Une vague de tristesse s'appesantit sur le campement ombragé.



A ce moment, Albert arriva. Je l'entendis parler français, tandis que j'étais derrière la cabane et l'étonnement me cloua un instant sur place, tant son accent anglais était proche de celui de Winston Churchill !

J'avais rencontré Albert une fois en des circonstances particulières. Je savais qu'il était le fils d'un industriel français, qu'il avait de vingt à vingt cinq ans et qu'il parlait très peu anglais.

-Bonjour mon vieux s'écria t-il en posant ses deux mains sur mes épaules. Puis ce fut un flot de paroles dont je sus plus tard qu'il en avait recueilli les termes auprès de son opérateur de radio américain, Paul, au hasard des conversations. Jacques était renversé d'assister à une scène de reconnaissance aussi touchante dans leur Maquis.

-Et on dit que les anglais ne sont pas démonstratifs ! s'exclama Petit-Henri

Albert m'emmena derrière la cabane et devint immédiatement intelligent et intelligible :

-Pardonnez-moi toute cette mise en scène me dit-il aimablement. Je dois vous expliquer qu'ici, en France, je me fais passer pour un Anglais, rôle que j'ai endossé en étant parachuté et cela pour deux raisons : parce que je suis très jeune et que j'ai pensé que j'aurais plus d'autorité dans la Résistance en me disant Anglais. En outre, si la Gestapo me capture, je pourrai leur dire « Quoi ? Moi ? un agent Anglais ? Vous êtes fou et je peux le prouver ». Je leur donnerai les détails convenables sur mes parents, mon éducation ; ainsi j'aurai des chances de m'en tirer.

Il abandonna le français pour l'anglais car Jacques arrivait.

-Et croyez-moi, il fait chaud par ici.

Il mangea un repas bizarre, composé de quatre œufs frits et de pommes de terre. Je vis qu'Albert était un excellent acteur et jouait son rôle à la perfection, jusque dans les détails.

-Emile est un drôle d'anglais, lui dit Jacques, nous nous sommes quelquefois demandé s'il était vraiment Anglais ; il va jusqu'à manger de l'ail et boire du vin.

-De l'ail, quelle horreur ! s'écria Albert.

-Ne buvez-vous pas de vin ? lui demandai-je (j'aurais pu ajouter maintenant !)

-Ne parlez pas de cela, répondit-il, le gin et le whisky sont mes seules boissons.

Cela me parut le comble du dévouement au devoir ; mais Albert était si étrange ...

Il avait décidé de rejoindre sa région de Dôle et de m'emmener avec lui, au moins pour quelque temps, sachant combien tout cela était compliqué, surtout au début. Aussi, j'adressai le traditionnel « Au revoir, à bientôt » à Jacques, à Petit-Henri et aux autres Maquisards. Chose curieuse, Jacques était presque en larme. C'était un bandit sympathique.

A la ferme je commençai, comme tous ceux qui se sont livrés au même travail dans la Résistance, à éparpiller mes affaires. Je laissai là ma grande valise, avec le gilet, l'imperméable et la plupart des vêtements dont Londres m'avait gratifié. Je revêtis le costume bleu. Bien que j'eusse refusé de l'exhiber à Londres, il semblait incroyablement élégant, dans ce petit coin de campagne où je me trouvais. Dans la valise jaune qui, avec une mallette pour mes affaires de toilette et mon argent, était tout ce que je prenais, j'entassai la tenue que Londres m'avait ordonné de prendre, le paletot de cuir, le pantalon de velours, deux chemises, des chaussettes et, bien entendu, mon sac de couchage.

Nous partîmes sur trois bicyclettes, roulant, non sans danger, le long du sentier bordé d'ornières ; puis nous descendîmes rapidement vers Chagnay. Je me sentais novice et sans défense, comme un homard sans sa carapace.

Aux environs de Chaignay, nous attendîmes près d'un étang séparé de la route par des buissons, tandis que le petit homme qui nous avait accompagné jusque là était parti chercher le camion qui devait nous conduire à Dôle.

Nous nous assîmes sur la berge boueuse de l'étang. Il y avait eu une période de sécheresse et l'eau s'était un peu retirée, nous laissant un espace suffisant pour placer nos pieds. Là, Albert et moi, nous eûmes le temps et la faculté de nous observer l'un l'autre et j'eus l'impression que nous pourrions nous entendre. L'air un peu farouche et douloureux d'Albert m'influença, plus que tout le reste, dans ce sens. Il parla de notre première rencontre et des dangers de notre association actuelle.

-Qu'est-ce qui a bien pu vous ramener par ici ? Ne sait-on pas à Londres ce qui se passe ici ? Gut est parti, et maintenant, un de ces jours, ce peut être l'un ou l'autre de nous. Pensez-vous que le jour « J » viendra bientôt ?

-Oui, bientôt.

-S'il ne vient pas sous peu, nous allons tous couler, et viendrait-il sous peu, nous coulerons, si on ne nous envoie pas beaucoup plus d'armes et de fournitures de toutes sortes. A l'exception d'un groupe, à Saint Amour, dans le Sud de mon secteur, le Maquis que vous venez de voir est de beaucoup, le mieux équipé de toute la région. Les routes deviennent très dangereuses. Les boches multiplient les restrictions sur la circulation. Nous allons dans un village appelé « l'Eglise », près de Dôle. Nous voyagerons dans une voiture française munie de tous les papiers en règle, des papiers de la police secrète française de Dôle, mais la route est longue et nous aurons de la chance si nous ne sommes pas arrêtés. Si nous le sommes, ils peuvent nous fouiller et même nous emmener à Dijon ou Besançon pour être interrogés plus à fond par des « spécialistes ». Il est tellement difficile de cacher nos armes parachutées qu'il serait de loin préférable qu'elles le soient sur les lieux de Résistance. Mais nous avons été avertis qu'en Juin et Juillet il n'y aurait pas de parachutages en raison des nuits courtes. Mon garçon cela sent mauvais.

Notre véhicule, un camion Renault, roulant au charbon de bois, arrivait près de l'étang. Après avoir installé nos bicyclettes à l'arrière, nous ouvrîmes la trappe secrète du plancher. Le conducteur, trapu comme un bœuf, portait une combinaison d'un bleu passé.

-Ne vous en faites pas les amis, grogna t-il, tandis que nous cachions notre argent et nos armes ainsi que ma valise, la route est longue, mais nous arriverons. Ce joujou-là (il montrait son Renault) n'est pas un joujou, c'est un tank.

-Au revoir Jean, dit Albert au petit homme qui nous avait accompagné jusque là. Il repartit à bicyclette dans une autre direction.

Nous nous empîlames, tous trois dans la cabine fermée du conducteur. J'étais entre les deux autres, ridiculement élégant dans mon costume bleu. Une minute plus tard nous quitions les bois en traversant le village de Chaignay. A mon grand soulagement, ce village n'était pas celui de mon imagination avec ses rues tortueuses et ses nombreux enfants. Nous quitions ces forêts, ce village, pour nous diriger vers tout le pays ... la France ....

D'après le récit de George MILLAR – Editions Medecis